

Les bonnes feuilles

Extraits choisis de l'ouvrage

« Bien qu'il y eût une école primaire de garçons dirigée par un instituteur, M. Mockers, mes parents jugèrent préférable de me faire débiter par l'école des sœurs. Nous étions là sur un banc à part, cinq ou six enfants des premières familles d'Obernai, âgés de cinq à sept ans, sous la direction des sœurs Cosma et Flavien qui nous enseignaient en même temps que les jeunes filles. Ce détail pourra paraître singulier ; mais il faut se rappeler qu'à cette époque-là, il n'y avait pas de salle d'asile ; et avec cette sûreté de coup d'œil qui distingue les parents chrétiens, mon père et ma mère avaient compris la supériorité des religieuses dans l'art d'élever les enfants de l'un et l'autre sexe. Le fait est que, grâce aux soins de ces bonnes sœurs, mes jeunes compagnons et moi nous faisons de rapides progrès, et je serais bien embarrassé à l'heure présente s'il me fallait énumérer les quatre-vingt-six départements de la France avec l'aisance que j'y apportais à l'âge de six ans. Le seul inconvénient qu'il pouvait y avoir à notre admission dans l'école des jeunes filles, c'était de voir celles-ci quelque peu humiliées aux examens par des comparaisons qui ne tournaient pas à leur avantage. Les sœurs en tiraient parti pour stimuler l'ardeur des uns et des autres. »

À cinq ou six ans, « brûler de la poudre, manier de petits pistolets et de petits canons de bronze qu'on m'avait donnés pour jouets, tels devinrent bientôt mes passe-temps favoris. On remarquait aussi mon ardeur à organiser, parmi mes camarades, soit l'attaque soit la défense lorsque, pendant nos longs hivers d'Alsace, les pelotes de neige nous permettaient de nous livrer à des simulacres de combats. Les mêlées devenaient quelquefois vives et j'y prenais un singulier plaisir. On croyait voir dans tout cela les indices d'une vocation militaire ; et mon attrait pour les mathématiques, non moins vif que mon goût pour la littérature, semblait confirmer ces prévisions.

« C'est un sentiment généralement reçu que j'ai apporté avec moi en naissant une tendance naturelle aux luttes de la parole et de la pensée.

« À voir cependant avec quel sérieux j'étudiais dès lors les choses de la religion, donnant au catéchisme le pas sur tout le reste, et combien je me plaisais aux offices et aux cérémonies de l'église, il n'eût pas été trop difficile à un observateur attentif de deviner quel genre de luttes et de travaux me conviendrait davantage. Ma mère ne s'y est pas trompée un instant.¹ »

(1) Elle dira plus tard avec une pointe d'humour : « Chose étonnante, notre fils aîné était doux comme une fille et il est devenu soldat. Notre bouillant cadet (Charles-Émile) s'annonçait comme un futur militaire et il est devenu prêtre ! Ni son père ni moi n'avions songé à faire de lui un ecclésiastique : c'est le Bon Dieu qui a tout fait. » (Grimault, *Mes Souvenirs*, t. I, 1907, p. 251)

CHAPITRE XIV

CONTRE ERNEST RENAN

COURS SUR SAINT CYPRIEN

(1863-1864)

« On n'abat jamais tant d'ouvrage que quand on en a trop. »
Abbé Freppel.

L'ABBÉ Freppel n'avait pas attendu la publication de la *Vie de Jésus* pour dénoncer l'hostilité d'Ernest Renan contre l'Église. L'ayant percé à jour dès la parution des *Études d'histoire religieuse*, publiées en 1857¹, il n'avait cessé, de sa chaire de Sorbonne, de critiquer cet ouvrage, « aussi léger de preuves que brillant de style », où s'entassaient « les nouvelles machines de guerre » de provenance allemande contre les Écritures et la tradition divine du christianisme. Ce livre à lui seul ne laissait-il pas présager le renégat, l'homme des abandons et de toutes les lâchetés ?

L'inquiétant était que Renan avait su s'imposer à l'entourage de l'Empereur et trouver de plus en plus de crédit auprès des académies, des salons littéraires et des journaux. Membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il collaborait à la *Revue des Deux Mondes*, au *Journal des Débats*. Dans son premier et unique cours au Collège de France, il avait déclaré que Jésus-Christ n'était qu'« un homme incomparable », niant ainsi explicitement la divinité du Christ. Le scandale fut si grand, les protestations de l'auditoire si violentes que Rouland dut suspendre le cours et destituer le professeur. Aussi quand parut la *Vie de Jésus*², l'abbé Freppel était-il prévenu pour avoir suivi Renan dans l'évolution qui l'avait conduit du catholicisme à l'incréd-

(1) Cf. *supra*, chapitre VIII, p. 137-138.

(2) Ernest Renan, *Vie de Jésus*, chez Michel Lévy frères, 1863. Il y eut douze éditions en un an, la treizième date de 1867.

dulité. Sous les nuances et les ostentatoires marques de respect prodiguées à la Personne de Jésus, il sut discerner la perversité d'une âme fuyante et impie.

Dans son cours de Sorbonne, il avait tout fait pour ménager l'auteur des *Études d'histoire religieuse*, l'ancien élève de Mgr Dupanloup et le séminariste de Saint-Sulpice, espérant toujours sa conversion. Mais, ayant enfin reconnu en lui un de « ces esprits superbes qui n'usent de leur fausse science que pour égarer les masses et tromper les simples », il estima venu le moment de le démasquer, pour le produire dans son ridicule et son ignorance des vérités attaquées avec tant de mauvaise foi.

En effet, il y a, dans l'extravagance, des excès insupportables à une âme loyale, saine et droite comme celle de l'abbé Freppel. La lecture de ce livre lui brisa le cœur et le remplit de colère et de honte. Son exemplaire en porte les marques¹. Les marges fourmillent d'interrogations, de négations, de rapides critiques, de réflexions amères, d'épithètes qui traduisent l'indignation du lecteur et sa résolution arrêtée de réfuter le *factum*, d'en dénoncer la malfaisance : « Ne pas oublier cela », « à discuter », « tirer parti de cela », « à vérifier », « il faut livrer cela à la risée publique », « à examiner », « à relever », « à remarquer », « ne pas oublier le grand œil noir ». »

L'abbé Cornut écrit, dans sa biographie de Mgr Freppel : « La conscience publique était enfin soulagée : ce faux savant avait trouvé un véritable savant pour le démasquer ; cet enthousiaste de l'Allemagne était en face d'un Alsacien plus au courant que lui de la philosophie, de l'exégèse et des méthodes allemandes ; ce sophiste nébuleux était aux prises avec une logique d'acier dont les éclairs le suivaient dans tous ses détours ; cet apostat vaniteux sentait enfin sur lui l'œil du prêtre fidèle.² »

De fait, la riposte fut prompte : quinze jours à peine après la publication du livre, commençait dans le *Monde* du 10 juillet l'*Examen critique de la Vie de Jésus de M. Renan* par l'abbé Freppel. Pourquoi cette série d'articles parut-elle dans un journal plutôt que sous la forme d'une brochure ? Pour que la réplique fût immédiate et foudroyante. « Le livre de M. Renan fera des

(1) Nous avons pu le retrouver à la bibliothèque de l'*Université catholique d'Angers*. À lire les notes marginales de l'abbé Freppel, on sent combien sa peine fut grande de voir ainsi tous ses amours : Jésus, Marie, l'Église insultés par Renan. Ne citons qu'un exemple. Évoquant l'amour de Marie-Madeleine pour Jésus et, en parallèle celui de sainte Claire pour saint François d'Assise, Renan ose écrire de Jésus : « Il fut sans doute plus aimé qu'il n'aima. » (p. 73) L'abbé Freppel ne put, sous le coup, se retenir d'écrire un simple mot qui dit tout : « Misérable ! » (cf. Renan, *La Vie de Jésus*, cote 40010)

(2) Cornut, *Mgr Freppel*, 1893, p. 129.

suffit pour vous montrer qu'il y a tout un abîme entre l'éclectisme rationaliste [d'un Victor Cousin] et la méthode éclectique telle que la concevait Clément d'Alexandrie. L'un aboutit à la confusion des doctrines ; l'autre est un excellent moyen d'en éprouver la valeur. Arme de destruction entre les mains des rationalistes, l'éclectisme devient un procédé aussi sûr que fécond, lorsqu'il prend son point de départ dans la vérité, et qu'il s'appuie sur des principes certains. »

L'étude des philosophes païens – et les conclusions que l'abbé Freppel en tire à la suite de Clément d'Alexandrie – soulève également la question sous-jacente du salut des païens.

Peut-on se sauver dans n'importe quelle religion ? L'abbé Freppel répond en se couvrant de l'autorité du Souverain Pontife :

« Dans l'encyclique *Qui pluribus*, le pape Pie IX, à l'exemple de ses prédécesseurs, avait déjà déclaré ce système [de l'indifférence en matière de religion] aussi contraire à la raison naturelle qu'à la doctrine catholique. Pour soutenir que les hommes peuvent se sauver dans n'importe quelle religion, il faut affirmer qu'il est indifférent pour eux d'embrasser la vérité ou de la repousser, d'ajouter foi à la parole de Dieu ou de lui fermer l'oreille. En d'autres termes, il faut affirmer l'identité du oui et du non, du vrai et du faux, c'est-à-dire l'identité des contraires, dans le sens du panthéisme hégélien ; et voilà l'erreur capitale que le Souverain Pontife poursuit sous les formes multiples où elle se cache. Il ne peut y avoir qu'une religion véritable, par la raison bien simple que deux propositions contradictoires ne sauraient être également vraies ; et par conséquent, cette religion véritable est la seule qui puisse conduire l'homme à sa fin, comme la véritable logique est la seule qui puisse empêcher l'homme de déraisonner, et la véritable arithmétique la seule qui puisse lui apprendre à ne pas se tromper dans ses calculs. Cette maxime, "hors de l'Église pas de salut", est avant tout une maxime de sens commun : la nier, parce qu'elle refuse à l'erreur un pouvoir qui n'appartient qu'à la vérité, c'est retomber dans la confusion panthéistique que je signalais tout à l'heure. Mais entendons-nous bien sur le sens et la portée de cette maxime : elle signifie qu'il n'y a pas de salut pour ceux qui se trouvent hors de l'Église sciemment et volontairement ; car la bonne foi excuse ceux qui se trompent, et l'ignorance involontaire exclut la culpabilité. C'est ainsi que le Chef de l'Église interprète la formule dans l'un des documents auxquels il renvoie pour l'intelligence des propositions condamnées [par le *Syllabus*], et vous me permettrez de placer sous vos yeux ces paroles expli-

catives, ne serait-ce que pour vous faire voir comment l'on doit interpréter une encyclique, lorsqu'on croit pouvoir s'en mêler :

« “Nous voulons exciter votre sollicitude et votre vigilance épiscopale afin que, dans la mesure de vos forces, vous chassiez de l'esprit des hommes cette opinion impie et funeste que le chemin du salut éternel peut se trouver dans toutes les religions. Démontrez avec cette habileté et cette science par lesquelles vous excellez, démontrez aux peuples confiés à vos soins que les dogmes de la foi catholique ne sont nullement contraires à la miséricorde et à la justice de Dieu. Il faut en effet admettre de foi que, hors de l'Église apostolique romaine, personne ne peut être sauvé, qu'elle est l'unique arche de salut, que celui qui n'y serait point entré périra par le déluge ; mais il faut également tenir pour certain, que ceux qui sont à l'égard de la vraie religion dans une ignorance invincible n'en porteront aucunement la faute aux yeux du Seigneur. Maintenant, qui oserait s'arroger le pouvoir de marquer les limites de cette ignorance, suivant le caractère et la diversité des peuples, des pays, des esprits, et de tant d'autres choses ? Lorsque, affranchis de ces entraves corporelles, nous verrons Dieu tel qu'il est, nous comprendrons par quel lien étroit et beau sont unies en Dieu la miséricorde et la justice. ¹ ”

« Voilà, Messieurs, comme s'exprime l'Église sur le sort de ceux qui vivent en dehors d'elle. Elle affirme le principe, car si elle cessait de l'affirmer, elle se renierait elle-même ; mais elle s'en remet à Dieu du soin de l'appliquer. Elle déclare que la vraie religion est seule capable de sauver les hommes ; et cette déclaration, il n'y a que les athées et les panthéistes qui puissent la repousser sans être inconséquents ; mais en proclamant qu'en dehors de la vraie religion il n'y a pas de salut, elle enseigne également que nul ne sera condamné pour l'avoir ignorée sans qu'il y eût de sa faute. »

Considérons maintenant un autre point capital du cours de l'abbé Freppel. Clément d'Alexandrie évoquait la difficulté pour les riches de faire leur salut. Est-ce à dire qu'il faille prêcher la révolution ? Non, bien sûr ! Au cours de son exposé, le professeur s'en prend vigoureusement à l'égalitarisme de Jean-Jacques Rousseau et précise un point fondamental de la morale sociale :

« Les inégalités, bien loin de nuire au bon ordre des sociétés humaines, ne font que l'affermir et le consolider, en reliant les hommes entre eux par

(1) Allocution *Singulari quadam*, du pape Pie IX au consistoire du 9 décembre 1854.

une heureuse réciprocité de services et de fonctions. Nous avons besoin des autres, précisément parce que nous ne possédons pas tous les mêmes aptitudes ni les mêmes ressources. Que chacun se suffise à lui-même, le corps social se dissout, et la communauté perd sa raison d'être. C'est le lien de la nécessité qui, joint à l'instinct de la sociabilité, a rapproché les familles, pour les grouper en associations plus ou moins vastes. Rousseau repousse l'inégalité des conditions parce qu'il veut réduire les hommes à l'état sauvage qui, pour lui, est l'idéal du genre humain ; cela se conçoit dans une hypothèse aussi dégradante que la sienne ; mais du moment que vous envisagez l'état de société comme la seule situation naturelle, normale, vous êtes obligés d'admettre une dépendance réciproque, des relations multiples et diverses.

« En réalité, les riches dépendent des pauvres autant que les pauvres profitent des riches ; nul ne peut se passer de l'autre, et les services sont mutuels. Celui-ci donne de son intelligence ; celui-là du travail de ses mains ; tous y mettent de leur existence et de leur vie. Voilà ce qui fait la grandeur et la force des sociétés humaines. En disant que la propriété est un empiétement sur le droit d'autrui, on avance une niaiserie.

« Nier la propriété, ce n'est pas seulement détruire le droit naturel, le droit des gens et le droit divin positif, c'est de plus renverser toute saine notion d'économie politique. Et l'on voudrait prêter au fondateur du christianisme une pareille absurdité ! S'il avait méconnu à un tel point les conditions essentielles de la société humaine, son œuvre, bien loin d'embrasser le monde, serait allée rejoindre au bout d'un siècle toutes ces utopies écloses dans le cerveau de quelques rêveurs qui apparaissent d'âge en âge, sans pouvoir obtenir d'autre succès que le rire ou l'indifférence. »

La politique naturelle de Maurras ne dira pas autre chose, quelques décennies plus tard.

Avant de conclure ce chapitre, il nous faut évoquer un petit fait qui ne doit pas être négligé pour la suite de l'histoire tant il éclaire d'un jour significatif les mœurs des libéraux. On sait l'antipathie qu'éprouvaient l'un pour l'autre Mgr Lavigerie et l'abbé Freppel. Elle se doublait chez Mgr Lavigerie d'une véritable jalousie. L'évêque de Nancy n'avait pu oublier qu'à la Sorbonne l'abbé Freppel faisait salle comble tandis qu'il ne parvenait qu'à y réunir difficilement vingt-cinq élèves¹ ! L'abbé Freppel n'avait pas l'habitude de regarder qui tient la crosse quand il s'agit de

(1) Baurard, *Le cardinal Lavigerie*, 1896, t. I, p. 52.

la gloire de Dieu, de l'honneur de l'Église et du salut des âmes. Aussi accepta-t-il de venir prêcher à Nancy à l'occasion de la pose de la première pierre de l'église du faubourg Saint-Pierre. Son éloquence délia les bourses et la quête fut très abondante. Mgr Lavigerie s'en offusqua-t-il ? Le fait est, qu'après avoir remercié toutes les personnalités présentes et les fidèles eux-mêmes, il n'eut pas un mot pour le prédicateur. Ce dernier, avec un admirable désintéressement, ne lui en tint pas rigueur : nous le verrons bientôt prêcher pour les œuvres de Mgr Lavigerie devenu sur les entrefaites archevêque d'Alger.

Citons enfin un autre trait qui achèvera de montrer qu'au milieu de toutes ses gloires, succès et combats, l'abbé Freppel demeurait ce "cœur d'or" que nous évoquions dans un chapitre précédent. Bien que ne disposant que de peu de vacances, il déclina cette année-là toutes les invitations de ses amis alsaciens, afin d'aller consoler son bon vieux curé, l'abbé Velten devenu infirme après quarante ans de ministère dans sa paroisse.

CHAPITRE XVII

LA DÉFENSE DU SYLLABUS (1864)

« Plutôt mourir mille fois que de lâcher un seul point de la doctrine. »
Abbé Freppel.

QUE pensait notre abbé Freppel ? Tous ses biographes passent très rapidement, et souvent avec gêne. Faute de documents, sans doute ! Ils semblent ne connaître qu'une seule lettre, adressée à l'abbé Lagrange. Or, les documents existent. Après de nombreuses recherches, nous les avons retrouvés aux archives de l'évêché d'Angers : deux articles demeurés à l'état de brouillon, dont le second est resté inachevé. Ils furent écrits « trois semaines » seulement après la publication de l'encyclique, dès avant la parution, le 24 janvier 1865, du commentaire de Mgr Dupanloup. L'abbé Freppel les rédigea donc sans avoir subi l'influence directe de l'évêque d'Orléans¹.

À eux seuls, ils suffisent à détruire de fond en comble la thèse des libéraux catholiques reprise par le Père Lecanuet dans son ouvrage, *L'Église de France sous la troisième République*. Non, l'abbé Freppel ne fut jamais « le libéral Freppel »², transfuge par ambition. La lecture de ses cours de Sorbonne nous en avait déjà convaincus, nous allons en donner une nouvelle preuve absolument décisive. L'abbé Freppel fut toujours

(1) Archives de l'évêché d'Angers, 9E30.

(2) Lecanuet, *L'Église de France sous la troisième République*, 1910, p. 49, note 4.

“AU CŒUR DE L'ÉGLISE”

AVANT de suivre Mgr Freppel dans son diocèse, considérons le chemin déjà parcouru. Il nous a semblé nécessaire de nous pencher avec attention sur ses travaux patristiques. Ils sont les fondations indispensables du solide édifice qu'il va entreprendre de construire maintenant. L'évêque d'Angers non plus que le député du Finistère ne peuvent se comprendre si l'on ne s'est mis à l'école de l'abbé Freppel, professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne. C'est là qu'il forgea sa doctrine selon l'enseignement des Pères de l'Église et de Bossuet.

Le premier caractère de la science de l'abbé Freppel, encyclopédique, est de se mettre au service du salut des âmes : son but est apologétique. Ses cours sont ouverts à tous. À cet égard, il fut surtout un vulgarisateur. Dans ce rôle subalterne d'interprète de ses devanciers, plutôt que de chercheur, il est sans rival. Ses analyses des ouvrages les plus touffus, ses exposés des doctrines les plus complexes, ses réfutations des erreurs anciennes et modernes, constituent des modèles de clarté et d'exactitude. Le chanoine Grimault, qui fut pendant vingt ans son secrétaire, le fait comprendre par une comparaison aussi plaisante qu'éclairante :

« Il y a, en musique, deux espèces de savants : le compositeur et l'exécutant qui la révèle et la fait comprendre. À défaut d'exécutant, les plus belles pages de Mozart et de Beethoven resteraient lettres mortes. Sous les doigts d'un artiste, elles retrouvent leur charme sonore, le mouvement et la vie. Heureux l'exécutant qui a bien compris la pensée du

Évidemment, cela ne correspond guère à l'étiquette « intégriste » dont Houtin affuble le clergé français pour mieux défendre son ami Loisy...

Le "*Katholik*", la célèbre revue de Mayence, sut rendre ce magnifique hommage aux mérites du professeur français : « Monsieur Freppel, est un vrai savant ; mais de plus, il est un homme qui porte dans sa poitrine un cœur de prêtre, un homme qui est placé au centre de la vie de l'Église et qui, selon la belle parole de Moehler, hélas ! trop oubliée de plusieurs de nos savants catholiques, a su mettre "les battements de son cœur à l'unisson du cœur de l'Église".

« Ainsi, en suivant l'auteur dans ses leçons sur les Pères, nous apprenons véritablement à penser, à sentir, à agir selon l'esprit de l'antique Église ; ainsi tout l'ouvrage devient une vivante et magnifique apologie de l'Église et de la foi catholique sortie du plus pur esprit de l'Église pour former une barrière invincible contre les innombrables erreurs du temps présent et contre l'esprit du siècle qui souffle sans cesse autour de nous. »

Ce fut incontestablement la qualité de cette doctrine élaborée au long de ses douze années d'enseignement à la Sorbonne qui révéla au pape Pie IX la valeur de l'abbé Freppel. Assurément, on ne peut douter que le simple fait d'appartenir au corps enseignant de la Sorbonne, jugé dans son ensemble « libéral et gallican », constituait un handicap. Sa situation dans le diocèse de Paris ne lui était guère une recommandation, c'est le moins qu'on puisse dire. En effet, on le savait ancien élève de Mgr Maret, disciple de Mgr Dupanloup, professeur à la gallicane Sorbonne, doyen de Sainte-Geneviève, institution placée sous le contrôle de Mgr Darboy, autant d'obstacles à son orthodoxie aux yeux des cardinaux romains !

Il fallut que le Pape pèse de toute son autorité pour que le doyen de Sainte-Geneviève soit choisi comme consultant de deux commissions préparatoires au concile Vatican I. Les cardinaux et les évêques de la Curie avaient en effet soigneusement éliminé *a priori* de leurs listes tout théologien ne partageant pas leur ultramontanisme. Cette attitude fut très regrettable par le climat de suspicion qu'elle engendra, et nous avons vu l'abbé Freppel lui-même s'en émouvoir.

Il était donc nécessaire non seulement que l'abbé Freppel se signalât à tous les yeux par ses immenses compétences, mais encore que le Pape, ayant décelé en lui la théologie sans faille d'un ultramontanisme modéré, lui manifestât sa confiance en faisant de lui son théologien, pour qu'il fût admis à participer aux travaux du Concile.